

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

145 Camera oscura (xxi)
Christian Sauvé / Daniel Sernine /
François-Bernard Tremblay

163 L'Académie du crime
Norbert Spehner

172 Encore dans la mire
André Jacques
Martine Latulippe
Richard D. Nolane
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay

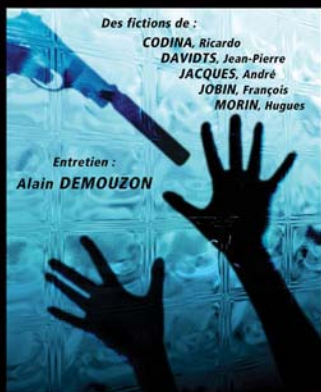
N° 21

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 20

L'ANTHROPOLOGUE FERNANDEZ DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,49 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,49 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 27 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$

Autre (avion) : 52 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 21 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 21 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : décembre 2006

© **Alibis et les auteurs**



Après un été plutôt éparpillé, l'automne revient en force avec son lot de films plus ambitieux, cherchant à satisfaire tant les critiques que le grand public. Alors que la course aux prix de fin d'année bat son plein, voici que Hollywood regarde son nombril criminel et que l'agent secret le moins subtil du monde revient plaire aux foules. De leur côté, nos collaborateurs Daniel Sernine et François-Bernard Tremblay font respectivement un survol du film **Infamous**, au sujet de Truman Capote, et de l'adaptation cinématographique des **Brigades du Tigre**.

007 réinventé à l'ancienne

L'événement du trimestre est bien sûr le retour au grand écran d'un tout nouveau James Bond. **Casino Royale** [vf] est, à bien des égards, une réinitialisation de la franchise. Après l'ère Pierce Brosnan, que l'on qualifiera de Bond calqué sur les films d'action, le blondinet Daniel Craig donne une tout autre interprétation du vénérable personnage, un changement de cap entièrement manigancé par le reste de l'équipe Bond.

De un, **Casino Royale** est un retour aux sources de la franchise, adaptation étonnamment fidèle du tout premier roman de Ian Fleming (1953). Ce n'est pas la première fois que le livre est porté à l'écran, mais après un épisode de série télévisée en 1954 et la parodie de 1967, c'est la première fois que le titre s'inscrit dans la continuité officielle du personnage cinématographique.

Mais ce n'est pas une continuité linéaire. Malgré des gadgets bien 2006, **Casino Royale** revient aux origines du personnage de Bond grâce au nouveau visage de Craig. Ce Bond-ci n'est pas le gentleman sophistiqué qu'étaient ses prédécesseurs : sa patronne (Judi Dench, dans une des seules ficelles de continuité avec les

films précédents) l'appelle un « *blunt instrument* » et le film s'ouvre alors que Bond mérite brutalement son célèbre permis de tuer. Chose certaine, l'esprit du film est beaucoup plus près de l'ère Connery que n'importe quoi depuis lors. **Casino Royale** réussit surtout à réconcilier la franchise avec une certaine authenticité après les excès de l'ère Brosnan : sans être un thriller réaliste, ce nouveau Bond opère dans une version de la réalité moins décalée de la nôtre. Ça faisait un moment qu'on n'avait pas vu James Bond penser avant de tirer...

Mais ça ne veut pas dire qu'il ne reste pas de place pour l'action et le spectacle. **Casino Royale** peut facilement se targuer de deux des meilleures scènes d'action de l'année : une course à pied à saveur parkour et une poursuite sur le tarmac de l'aéroport de Miami. Comme dans tout bon Bond, l'agent est inébranlable, les filles sont belles, les paysages sont spectaculaires et les parties de cartes se déroulent à coup de mises millionnaires.

Reste quelques détails qui peuvent agacer. Certaines transitions de scènes durant les séquences de jeu peuvent laisser confus quant à la chronologie. Certains spectateurs masculins seront sans doute très mal à l'aise à la vue d'une scène de torture fidèle au roman original. Pire : le film se permet une longue pause en plein milieu de son troisième acte, alors que l'on attend impatiemment le reste de l'intrigue. Le manque de Q et de Miss Money Penny est beaucoup plus délibéré et s'inscrit dans la remise à neuf de la série : on laissera au spectateur le soin de décider s'il s'agit vraiment d'une tare.

Mais outre ces faux pas, la remise à neuf de la série est réussie : **Casino Royale** est un film qui saura satisfaire bien plus que les Bondophiles. Craig s'avère être un choix tout à fait convenable pour le rôle



Photo : MGM-Columbia Pictures



Photo : MGM-Columbia Pictures

iconique, combinant la menace, l'intelligence et le *sex appeal* nécessaires pour le personnage. Alors que de nombreuses séries ont mordu la poussière ou se sont sabordées par manque de renouvellement, James Bond continue vers l'avant. Vivement le prochain film !



Photo : MGM-Columbia Pictures

Old School Hollywood

Qui aurait prédit que la piquête d'un polar historique basé sur d'authentiques affaires criminelles hollywoodiennes aurait atteint deux équipes de production quasi simultanément ? Dans le cas de **The Black Dahlia** [**Le Dahlia noir**], c'est le roman de James Ellroy et le meurtre de l'actrice Elizabeth Short en 1947 qui a fourni l'inspiration. Pour **Hollywoodland** [vf], c'est la mort suspecte de l'acteur George Reeves en 1959 qui a capté l'intérêt de l'équipe de production. Les deux films sont sortis en salles à deux semaines d'intervalle, mais il y a un monde de différences entre eux.

The Black Dahlia a des ambitions qui dépassent de loin le simple meurtre du « Dahlia noir ». Suivant les aventures de deux policiers assignés au cas, le film (comme le livre) en profite pour explorer le Los Angeles de la fin des années 40 et pour livrer un drame policier inventé de toutes pièces pour enrober les faits historiques. **Hollywoodland**, en comparaison, se veut un drame beaucoup plus intimiste et passablement plus fidèle à la réalité.

Si le détective privé au centre de l'intrigue est partiellement fictif, les faits entourant la mort de Reeves (le premier « Superman » télévisé) sont présentés avec une certaine fidélité, et le film



Photo : Universal Pictures

semble tout à fait content de s'en tenir à une échelle moins grandiose.

Évidemment, il y a toute une différence entre le travail de tâcheron qu'y livre le réalisateur Allen Coulter et le génie parfois disjoncté de Brian de Palma: ce dernier profite de **The Black**

Dahlia pour exécuter quelques pirouettes de pur plaisir cinématographique, comme un long plan ininterrompu où la découverte d'un corps passe au second plan. De Palma joue également sur le charme de l'époque où se déroule l'intrigue, avec des clins d'œil fréquents au cinéma noir classique.

Mais de Palma est aussi reconnu pour saborder ses films par des excès indulgents, ce qui explique une poignée de scènes complètement loufoques qui transforment abruptement cette tragédie policière en mélodrame comique. Hélas, ces scènes deviennent plus fréquentes au fur et à mesure qu'avance **The Black Dahlia**: la résolution de l'intrigue laisse le spectateur partagé entre le sourire narquois et le haussement de sourcils désesparé. Les déviations de plus en plus grandes entre le film et le roman ne sont pas étrangères à ce sentiment. En revanche, **Hollywoodland**

livre une conclusion qui renie même les fondements de l'enquête: engagé pour faire la lumière sur la mort de George Reeves, notre détective protagoniste termine le film avec un manque de certitudes troublant, faisant fi de la structure conventionnelle d'un polar (bien que le dernier scénario présenté soit, présume-t-on, le plus plausible). Aucune surprise, alors, que plusieurs biographes de Reeves se disent très satisfaits de cette adaptation. Qui aurait cru qu'un film partiellement titré Hollywood serait jugé authentique ?



Photo: Universal Pictures



Photo: Focus Features

Alors si vous avez le goût d'une enquête mêlant film, histoire et polar, faites votre choix : le petit feu doux, ennuyeux mais satisfaisant de **Hollywoodland**, ou bien la pyrotechnie parfois mouillée de **The Black Dahlia**.

Histoire de nations, histoire de héros

L'histoire des nations est un sujet suffisamment complexe ; tenter d'en résumer l'essentiel sur une période de deux heures semble impossible. Mais on peut parfois y arriver en s'intéressant aux dilemmes de personnages pris au milieu des événements.

C'est ainsi que **Catch a Fire [De feu et de sang]**, adapté de faits historiques, s'avère combiner une critique du régime d'apartheid d'Afrique du Sud au début des années 80 avec le dilemme d'un homme qui se retrouve coincé dans une situation impossible. Alors que le film commence, Patrick Chamusso n'a d'autres ambitions que de rester loin de la politique, de se concentrer sur son travail et de prendre soin des membres de sa famille. Mais les événements se précipitent à la suite d'un incident de sabotage et il se retrouve dans la mire des services policiers sud-africains. Coincé dans des mensonges reliés à ses propres indiscretions, Chamusso est emprisonné, battu et contraint d'assister à l'humiliation de sa femme. Après sa libération, il se retrouve acculé à l'impensable : il s'exile pour aider à mettre fin au régime oppressif, un apprentissage qui fera de lui, selon certaines définitions du terme, un terroriste.

Histoire saisissante bien menée par le réalisateur Phillip Noyce, **Catch a Fire** trouve donc une bonne place au palmarès des « thrillers africains » de plus en plus réussis depuis quelque temps, après les succès de **Hotel Rwanda**, **The Constant Gardner** et **Lord Of War**. Mais outre l'excellence du film lui-même, **Catch a Fire** trouve également son intérêt dans les liens évidents avec l'actualité d'aujourd'hui, nous montrant comment l'oppression de toute sorte peut conduire à l'extrémisme. Terroriste ou libérateur, Chamusso fait ses choix et paie terriblement cher pour eux.



Il est facile de se mettre dans ses souliers et de sympathiser vu les circonstances qui l'amènent à choisir ce qui était impensable pour lui. Une bonne performance de Tim Robbins en antagoniste sympathique vient compléter le portrait d'un film que l'on recommandera sans grande hésitation.

Histoire et conséquences viennent également bouleverser le personnage de Jet Li dans **Fearless [Le Maître d'armes]**, bien qu'on reconnaîtra à ce film d'arts martiaux une intention ludique beaucoup plus évidente que les leçons parfois impitoyables de **Catch a Fire**.

Li a annoncé que **Fearless** serait son dernier film de kung-fu, ce qui semble un choix particulièrement approprié étant donné les résonances thématiques que l'on trouve entre ce film et le reste de sa carrière. **Fearless** s'inscrit dans la même tradition que la série **Once Upon a Time in China** qui avait fait la bonne fortune de Li dans les années 90 : ici aussi, c'est un combattant légendaire qui s'avère être emblématique d'une époque alors qu'il lutte contre des étrangers qui veulent humilier la Chine. Ce n'est pas une surprise : la filmographie de Li est jalonnée d'œuvres nationalistes, de la série susmentionnée à son interprétation de personnages historiques, tel Huo Yuanjia dans ce cas-ci. **Fearless** ne passera pas à l'histoire comme le chef-d'œuvre de Li (un honneur sans doute réservé à **Hero**), mais en matière de films d'arts martiaux, c'est une réussite, avec une ambition qui dépasse la simple succession de combats : le protagoniste apprend sa leçon et influence le cours de sa nation. Ce qui est tout à fait satisfaisant.



Vous avez demandé un Oscar ?

Il existe deux genres de film « à Oscar » : ceux dont la valeur récolte l'admiration de l'Académie, et ceux qui sont construits sur mesure pour lui plaire. L'arrivée de l'automne signale la sortie de tels prétendants : on peut les reconnaître à leur bande-annonce sombre et importante, leur long générique de noms connus, et

aux cris de ceux qui affirment que c'est un sérieux candidat aux récompenses de fin d'année. Les avis deviennent habituellement plus réalistes quand sortent les films.

Flags of our Fathers [La Mémoire de nos pères], dès l'annonce du projet, avait de quoi réchauffer les ardeurs des commentateurs. Réalisation de Clint Eastwood ; scénario co-écrit par Paul Haggis ; sujet portant sur la Deuxième Guerre mondiale : du véritable civet pour l'Académie.

Pendant la moitié de ses 132 minutes, **Flags of our Fathers** est à la hauteur des attentes. Pour illustrer la bataille d'Iwo Jima, Eastwood vise un réalisme post-**Saving Private Ryan** et réussit à nous donner une vision prenante de l'événement. Les férus d'histoire militaire seront comblés, surtout quand vient le moment d'expliquer comment « La Photo » a été prise.

C'est l'autre moitié du film qui pose problème. Non content de rester sur l'île, **Flags of our Fathers** s'obstine également à raconter l'expérience des soldats ramenés à la maison, parfois contre leur gré, et présentés comme des héros pour convaincre le public américain d'acheter des *War Bonds*. C'est une histoire intéressante et inusitée, mais elle cadre mal avec le reste du film, sape son énergie et le fait paraître beaucoup plus long et didactique que souhaité. Malgré la recreation historique, les considérations anti-héroïques et l'excellence des acteurs, des retailles judicieuses auraient pu faire merveille pour rehausser l'intérêt du film.

Mais il n'est peut-être pas trop tard puisque Eastwood a choisi de faire deux films à partir d'un seul tournage : **Flags of our Fathers**, racontant la bataille du point de vue américain, et **Letters From Iwo Jima**, du point de vue japonais, qui sortira en salles tard en 2006. Les discussions au sujet des chances aux Oscars du premier film se sont assagies, mais elles continuent toujours au sujet du deuxième...

Ceci dit, il y a aussi le deuxième type de film « à Oscar » : celui qui est tellement bien fait, sans prétention, qu'il s'affirme de



lui-même comme étant un candidat méritoire. Personne ne doutait que **The Departed** [Agents troubles] allait être un événement. Martin Scorsese refaisant l'excellent thriller chinois **Infernal Affairs** avec une brochette d'acteurs chevronnés, cela avait de quoi attirer l'intérêt. Mais contrairement à plusieurs films très attendus, celui-ci ne déçoit pas... et dépasse même toutes les attentes.

La trame de base reste la même que dans **Infernal Affairs** : bandits et policiers tentant d'infiltrer l'autre organisation, et deux taupes chargées de se découvrir. Mais si l'arc dramatique reste le même, l'adaptation de l'histoire en sol bostonien est magistrale : l'emploi de décors donne le ton, mais les personnages eux-mêmes semblent provenir naturellement de la métropole américaine. Plusieurs longueurs ont été éliminées, et de nouveaux détails sont venus combler les trous de l'intrigue originale. On regrettera la disparition de la célèbre scène de la salle de conférences, mais l'adaptation est tout simplement exceptionnelle.

Le scénario lui-même est musclé, plein de surprises et bourré de dialogues savoureux : on retiendra les tirades obscènes d'Alex Baldwin et de Mark Wahlberg, ou bien certaines des lignes cassantes de Jack Nicholson (« *I don't want to be a product of my environment. I want my environment to be a product of me.* ») Les acteurs sont à la hauteur du matériel : même les plus sceptiques seront convaincus par le jeu de Leonardo DiCaprio et Matt Damon, pour ne rien dire du reste de la distribution. Heureusement, la réalisation est tout à fait au rendez-vous : le Scorsese aperçu ici est de qualité égale à celui qui a réalisé **Casino**,



Photos : Warner Bro. Pictures



avec une réalisation fluide, directe, hypnotique et non sans certains gags subtils. Comme une cerise sur le sundae, montage et bande sonore sont réglés au quart de tour, achevant la réussite complète du film.

L'ironie, c'est que les derniers films de Scorsese ont tous été apparemment conçus pour séduire l'Académie. Cette fois-ci, Scorsese a plutôt décidé de se payer du bon temps, et le résultat est bien plus respectable que la lourdeur parfois agaçante de films tels **Gangs of New York** ou **The Aviator**. Ne cherchez pas plus loin le polar du trimestre ; partez pour Boston via l'entremise de **The Departed**.

Vous n'avez pas dit Oscar !

Mais l'automne n'est pas nécessairement un havre d'excellence cinématographique. Il y a des mauvais films en toutes saisons, et ce trimestre-ci ne fait pas exception. Considérez la section suivante comme un avertissement.

Ce serait une erreur, par exemple, de se procurer **Alex Rider : Operation Stormbreaker** [**Stormbreaker : Les aventures d'Alex Rider**] et d'espérer une bonne version adolescente des films d'espionnage à la James Bond. Adapté d'une série de livres jeunesse à succès, ce premier **Alex Rider** raconte la mission initiatique du jeune héros éponyme alors qu'il prend la place de son oncle au sein d'une division spéciale du MI6 britannique. Hélas, le film sombre rapidement dans la complaisance et les pires clichés des films d'action, trahissant ainsi un mépris assez évident pour son jeune public. De nombreux manques de cohérence viennent

153



Photo : The Weinstein Company

empoisonner les rares plaisirs du film, et le tout devient une épreuve d'endurance pour n'importe quel cinéphile âgé de plus d'une dizaine d'années. Chose certaine, Bond n'a pas à s'inquiéter.

La seule grâce du film vient de la ribambelle d'acteurs d'expérience qui figurent brièvement au générique. Dommage que le scénario ne puisse en prendre avantage : vous ne serez pas surpris d'apprendre que, après une sortie britannique décevante et un bref séjour en salles canadiennes, le film a été diffusé à une échelle confidentielle aux États-Unis et a disparu rapidement des cinéplexs. Les plans pour adapter le reste des romans de la série n'ont jamais été moins certains... et peu de spectateurs s'en plaindront.

La tendance à associer un manque de succès au box-office à un échec créatif aura sans doute des répercussions sur toute tentative de faire un bon film d'aviation de Première Guerre mondiale après l'échec commercial retentissant de **Flyboys** [**L'Escadrille Lafayette**]. S'intéressant aux aviateurs américains de l'escadrille Lafayette, en action bien avant l'entrée en guerre des États-Unis, **Flyboys** n'est pas dépourvu de moments intéressants, mais il faudra d'abord passer à travers des segments interminables et d'un intérêt nul. Construit sans surprises ou subtilité, **Flyboys** peine dès que ses personnages posent les pieds par terre. Des scènes soi-disant romantiques entre le protagoniste et une jolie Française ont de quoi faire courir les spectateurs vers la sortie, alors que les péripéties des « garçons volants » sont d'une prévisibilité désolante. Réalisé comme à la vieille école, **Flyboys** n'échappe à l'ennui que lorsque les avions sont dans les airs, en autant qu'on puisse excuser l'emploi de cascades numériques. Étant donné les maigres recettes du film, on se désolera devant la certitude qu'il coulera beaucoup d'eau sous les ponts avant qu'un studio se risque à financer un autre film d'aviation militaire durant la Grande Guerre.

Mais tout comme **Flyboys** est un film à l'ancienne, **The Marine** [**Le Fusilier marin**] nous rappelle qu'il existera toujours un marché pour les films d'action de série B où d'ex-lutteurs combattent le crime pour secourir leur petite amie. John Cena



est « The Marine » éponyme, un ex-soldat d'élite qui saura échapper à plus de périls que l'escadrille Lafayette au complet. Tentant de secourir sa douce moitié des griffes de voleurs de diamants, notre vaillant Marine pourra profiter d'un assortiment fort improbable de bolides, d'armes automatiques et d'explosions dopées au kérosène. La première scène donne une idée du réalisme du film, alors qu'on nous montre un « campement d'Al-Qaida » irakien redoutablement bien armé avec... des chars et des hélicoptères.

Après cette introduction, on pourrait croire que **The Marine** représente le fond du baril : comment être plus généreux envers ce qui n'est rien de plus qu'un film d'action de série B digne des années 80 ? Mais c'est oublier que **The Marine** a au moins le mérite de ne pas se prendre au sérieux, et même de se jeter à fond dans sa propre folie. Robert Patrick est particulièrement jouissif comme antagoniste tordu. La poursuite automobile du film est un pur délice débile, et le film se permet parfois des scènes hilarantes qui détonnent complètement. C'est autant un avantage qu'un problème (le scénario commet l'erreur de rendre un vilain trop sympathique quelques secondes avant sa mort aux mains du héros), mais ça rend certainement le film plus intéressant que prévu. Ceux qui risquent le plus de profiter du film se sont sans doute déjà reconnus : à défaut d'un film de qualité, pourquoi ne pas s'amuser ?



Photo : 20th Century Fox

Quand le titre triomphe sur le contenu

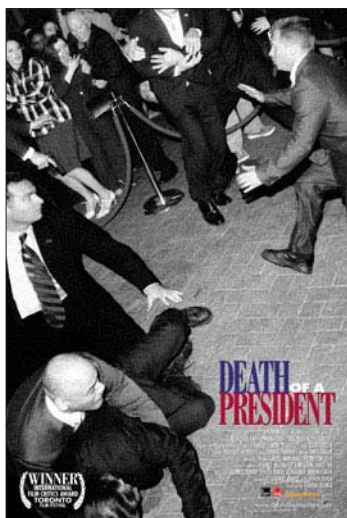
L'affiche du film est simple, mais elle choque : sur arrière-plan parfaitement noir, on peut simplement lire en pleines lettres blanches « *George W. Bush / July 6, 1946 – October 19, 2007* », puis le titre : **Death of a President [La mort d'un président]**. Brrr... même les moins grands fans de Bush y penseront deux fois avant de continuer !

Réalisé à la manière d'un documentaire produit un an après l'événement, **Death of a President** se veut un thriller examinant les circonstances ayant mené à l'assassinat de Bush, et les répercussions de celui-ci. Injustice sociale, pauvreté, Irak, préjugés racistes et resserrement des droits civils jouent tous un rôle dans cette histoire. Mais si le titre retient l'attention et si le thème reflète les anxiétés de la société américaine contemporaine, la somme de tout cela s'avère plutôt décevante.

Comme **Snakes on a Plane**, **Death of a President** est avant tout un *high concept* bien présenté. Mais ceux qui s'attendent à deux heures de *schadenfreude* et de fantaisies libérales post-Bush auront davantage à prendre leurs calmants : **Death of a President** s'avère, contre toute attente, apolitique et superficiel.

Le film est plus ou moins divisé en deux parties : une qui retient l'attention, et une autre qui la perd progressivement. La première section est efficace. Décrivant les tensions montantes au cours de la visite du président à Chicago (cette section est adaptée de matériel d'archive récent), le film montre bien comment la situation échappe au contrôle du Service Secret, et exploite le filon de l'activisme post-Seattle pour montrer l'opposition virulente aux politiques de l'administration. Ironiquement, le film n'hésite pas à montrer Bush comme un président efficace, admirable et sympathique, ce qui aura vraiment de quoi déboussoler une partie de l'assistance.

Puis c'est l'assassinat, et le film se mue en *whodunit* beaucoup moins satisfaisant. Les soupçons se portent finalement sur un jeune homme arabe, mais ce ne serait pas un thriller convenable si l'affaire s'avérait aussi simple... Hélas, cette deuxième moitié du film s'égare en têtes parlantes, n'approfondit pas les conséquences de l'assassinat, n'a rien de neuf à dire sur les libertés civiles et se retrouve prisonnière d'une structure dramatique qui va à l'encontre de ce que serait un véritable documentaire. Quand l'identité du tueur est révélée, on hausse les épaules : le



personnage est à peine mentionné plus tôt dans le film. Ce manque de tension et d'audace dans un scénario pourtant prometteur finit par laisser sur sa faim.

Contrairement à **Snakes on a Plane** (et c'est sans doute la seule fois qu'on citera ce film comme modèle), **Death of a President** ne livre pas la marchandise, et même ses aspects admirables ne peuvent empêcher la désaffectation progressive du spectateur. Comme quoi les affiches peuvent encore être plus évocatrices que les films eux-mêmes.

Tristement célèbre

Infamous [voa] de Douglas McGrath a été tourné en même temps que **Capote**, mais sa diffusion a été retardée d'un an pour ne pas coïncider avec celle du film de Bennett Miller. Alors que celui-ci était basé sur la biographie de Gerald Clarke, **Infamous** est basé sur un livre de George Plimpton qui, semble-t-il, répond moins à la forme classique d'une biographie.

Qu'importe, les deux films traitent le même sujet avec des approches parfois différentes, parfois similaires. Pour ceux et celles qui n'auraient pas vu l'œuvre qui a valu à Philip Seymour Hoffman l'Oscar 2006 du meilleur acteur, les deux films racontent les années de la vie de Truman Capote où l'écrivain s'est intéressé au meurtre d'une prospère famille rurale du Kansas en 1959, aux deux assassins capturés quelques mois plus tard (Hickock et Smith), puis aux tribulations judiciaires qui ont mené à leur pendaison en 1965.

Parti pour rédiger un reportage, Capote finit par écrire son meilleur roman, **In Cold Blood**, que les libraires anglophones classent dans la section « *true crime* ». La nature de cette œuvre littéraire est d'ailleurs débattue dans le film **Infamous**, entre Capote et son amie l'écrivaine Nelle Harper Lee : faits, fiction, authenticité, interprétation... Après un succès aussi considérable, dans lequel il s'investit comme jamais, le célébritissime petit écrivain ne parvint plus à terminer un roman ; l'abus de médicaments et l'alcoolisme causèrent finalement sa mort en 1984.

C'est un acteur peu connu, Toby Jones (un homme de petite taille, contrairement à Hoffman), qui incarne Capote dans une composition beaucoup mieux réussie sur le plan de la ressemblance physique et vocale (« la voix qu'aurait un chou de Bruxelles », disait l'un de ses contemporains, ou encore « *the voice of a baby*

seal »). On nous propose dans **Infamous** un Truman Capote calculateur, menteur, jusqu'à paraître salaud dans certaines situations. C'est que l'écrivain manœuvre pour avoir accès aux deux prisonniers dans leurs cellules et pour gagner leur confiance afin d'obtenir le récit détaillé de leur vie, de leur(s) crime(s) et de leur cavale après les meurtres. Capote se trouva dans la situation – sans doute déchirante malgré son cynisme – de souhaiter d'abord que les procédures d'appel se prolongent, puis de souhaiter que les pendaisons aient enfin lieu car elles mettraient le point final à un manuscrit presque prêt. (L'écrivain homosexuel passa trois années en Europe – Suisse, Espagne – à écrire **In Cold Blood** en attendant l'issue des divers appels.)

Le scénario va plus loin dans la (très hypothétique) histoire d'amour entre Capote et Perry Smith, ne laissant planer aucune équivoque ; mais c'est en même temps une histoire de tromperie et d'amitié trahie. Le film **Infamous** montre mieux la méfiance de Smith quant aux véritables intentions de Capote. Malgré la brutalité de ses meurtres de sang-froid, le personnage de Perry Edward Smith apparaît attachant (interprété, précisons-le, par Daniel Craig, le nouvel Agent 007). Smith et Capote avaient vécu le même genre d'enfance : père absent, mère alcoolique, élevés ailleurs que dans leur famille immédiate (orphelinats pour l'un, tantes et cousines pour l'autre). Chacun voyait en son vis-à-vis l'homme qu'il aurait pu devenir si les circonstances avaient été différentes. Le père de Smith était un homme violent ; celui de Truman, Arch Persons, était un escroc, un *boot-legger* occasionnel et un faussaire.



Photos: Warner Independent



Tout en recourant davantage à l'humour (les extravagances de Capote, ses manières de « folle », son goût prononcé pour le « *name dropping* »...), **Infamous** est à la fois plus intense mais moins focalisé sur l'enquête policière que ne l'était le film **Capote** (les deux, de toute façon, prennent des libertés avec la chronologie des faits). **Infamous** recourt aussi, régulièrement, à une technique intéressante : des extraits de « témoignages » de divers personnages sur la carrière de l'écrivain, amis comme rivaux (personnifiés par des acteurs comme Sigourney Weaver et Sandra Bullock – excellente, ici, dans le rôle de l'auteure Harper Lee).

Même menacé d'une arme, je serais bien en peine de choisir le meilleur de ces deux films, différents et pourtant si semblables. **Infamous** ne se trouve probablement plus à l'affiche au moment où vous lisez cette critique, mais est-ce parce qu'il était moins bon ou parce qu'il a eu l'infortune de venir après une œuvre oscarisée ? L'un et l'autre, en tout cas, m'ont donné envie de lire le captivant **In Cold Blood**, d'en louer l'adaptation cinématographique (ah, ces films des années soixante où l'on allumait des cigarettes plus vite qu'on ne pouvait les fumer – y compris sur les scènes de crimes !) et même de lire la biographie de l'excentrique écrivain.

[Daniel Sernine]

159

Les Brigades vs Jules Bonnot

M'sieur Clémenceau / Vos flics maintenant sont devenus des cerveaux / Incognito / Ils ont laissé leurs vélos, leurs chevaux / Pendant c'temps-là dans les romans / Certains nous racontent comment / Faire un casse tranquillement / Pour tuer le temps / J'voudrais les y voir / À notre place / Pour n'pas en prendre / Pour vingt ans...

Ceux qui se souviennent de l'excellente série **Les Brigades du Tigre**, une série française créée par Claude Dessailly, qui a connu beaucoup de succès au Québec de 1973 à 1983, auront assurément reconnu les paroles de la chanson du générique d'ouverture écrite par Claude Bolling. C'est aussi sur ce célèbre thème musical que s'ouvre le film à gros budget (17 millions d'euros) de Jérôme Cornuau, qui faisait sa rentrée québécoise au festival des films francophones Cinémania qui se tenait du 2 au 12 novembre derniers au cinéma Impérial à Montréal.

Ça se passe en 1907. Une énorme vague de crimes sans précédent ensanglante la France. Pour faire opposition aux bandits

du nouveau siècle qui se sont mis à l'ère de l'automobile alors que la police se promène encore à dos de cheval, voire à vélo, le ministre Georges Clémenceau va créer une force de police nouvelle : les Brigades Mobiles. En l'honneur de leur créateur, ces brigades mobiles deviennent très vite, pour les Français, les Brigades du Tigre. Dotées des mêmes armes que ces nouveaux anarchistes et criminels violents qui hantent le pays, elles contribueront à redonner aux Français un peu plus de sécurité et de tranquillité durant cette *Belle époque*.

Le film s'ouvre sur des images du commissaire principal Faivre (Gérard Jugnot) qui présente l'acquisition de plusieurs voitures de marque De Dion Bouton sur lesquelles le commissaire Valentin (Clovis Cornillac), flanqué de ses deux inséparables amis, les inspecteurs Pujol (Édouard Baer) et Terrasson (Olivier Gourmet, qui a aussi joué dans **Le Mystère de la chambre jaune** et **Le Parfum de la dame en noir** de Bruno Podalydes), entameront leurs premières poursuites policières. Et ils ne traquent pas

n'importe qui, puisque c'est à cette époque que sévit la célèbre Bande à Bonnot. C'est tout d'abord le non moins célèbre Raymond Callemain, mieux connu sous le nom criminel de Raymond la Science, qui est arrêté par la police. Cette importante arrestation mènera par la suite les policiers à la chasse à l'ennemi public numéro 1 : Jules Bonnot (Jacques Gamblin). D'autres intrigues

viennent à ce moment prendre un peu trop de place dans l'histoire, ne poussant pas le scénario vers des confrontations attendues. Une histoire d'amour entre Bonnot et Constance (Diane Kruger), une jolie princesse russe, dont l'objectif est de révéler une énorme fraude de bons russes, change totalement le tempo du film. Bref, le scénario devient assez linéaire dans sa structure, amenant quelques longueurs indésirables qui viennent nuire au plaisir du



cinéophile. Je me permets d'émettre un autre bémol sur la piètre qualité du son qui se retrouve parfois noyé sous un flot de bruits de fond qui rendent les dialogues incompréhensibles. La fin est cependant à la hauteur du début et nous laisse tout de même une opinion favorable de cette adaptation tant attendue. Les images sont belles, la reconstitution fidèle et les faits historiques avérés. Quant au jeu des comparaisons, il faut dire que Cornuau s'est permis beaucoup de dis-



Photo: TFM

tance. En effet, le fait d'avoir laissé la réalisation à un homme qui n'avait à peu près jamais vu d'épisodes de la série des années 70 a sans aucun doute permis ici au réalisateur de prendre de la distance et de créer une œuvre originale qui n'a pas donc pas l'air d'une pâle réplique ou d'un clone raté d'un des plus grands joyaux télévisuels français.

En se permettant cette distance, Jérôme Cornuau a en quelque sorte modernisé **Les Brigades du Tigre**, faisant de celui-ci un film totalement autonome. En ce sens, il faut conseiller aux puristes qui s'attendraient à revoir dans ce film la célèbre série française de jadis avec ses Jean-Claude Bouillon, Jean-Paul Tribout et Pierre Maguelon de simplement s'attendre à voir un bon film policier de la Belle époque au parfum des vraies Brigades du Tigre. Il faudra bien vous en contenter, car les cinq saisons disponibles en DVD sont en « zone 2 » seulement !

[François-Bernard Tremblay]

Bientôt à l'affiche

L'hiver sera solide en péripéties pour les amateurs de cinéma à suspense, alors que la saison des fêtes s'entrechoquera avec celle des bons prétendants à l'oncle Oscar. Un des rares films à pouvoir s'adresser à la fois au grand public et à l'Académie est **Blood Diamond**, un thriller s'intéressant à l'exploitation des diamants africains... et mettant en vedette Leonardo DiCaprio. **Hannibal Rising** et **The Perfume** adapteront respectivement des livres de Thomas Harris et de Patrick Suskind, alors que

Smokin'Aces marquera le retour bienvenu au grand écran du réalisateur Joe Carnahan, trois ans après **Narc**.

Les férus de drames historiques auront le choix entre plusieurs époques, qu'il s'agisse de l'Amérique pré-Christophe Colomb avec **Apocalypto** (Mel Gibson et les Mayas) et **Pathfinder** (Vikings versus Amérindiens), la Deuxième Guerre mondiale avec **Letters From Iwo Jima** (le complément de **Flags of our Fathers**) et **The Good German** (Soderbergh et Clooney à Berlin en 1945), ou bien les premiers jours de la CIA avec **The Good Shepherd**.

Pour des thrillers plus modernes, il faudra vous rabattre sur **Alpha Dog** et ses criminels adolescents californiens, ou bien **Breach** et son histoire d'espionnage moderne. Si c'est la torture qui vous intéresse, vous aurez le choix entre **Hostel II**, le remake de **Black Christmas**, ou bien la « comédie » **Code Name: The Cleaner**, qui attire déjà les foudres de la critique trois mois avant sa sortie.

Et ça, ce ne sont que les films qui sont annoncés pour le prochain trimestre... À plus long terme, nos sources bien informées nous murmurent que le roman de Harlan Coben, *Ne le dis à personne*, a été adapté au cinéma par une équipe de production française et vient d'être lancé sur les écrans européens en novembre 2006 sous les applaudissements. Toujours aucune date de sortie prévue au Canada français, hélas...

En attendant ce jour, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.
- Daniel Sernine est écrivain, critique, directeur de la revue *Lurelu* et directeur littéraire de la collection Jeunesse-pop chez Médiaspaul. Membre régulier de la chronique « Sci-néma » de la revue *Solaris*, sa grande connaissance des genres et son amour du septième art en font un invité de marque pour cette chronique.
- François-Bernard Tremblay enseigne la littérature au collégial et collabore à diverses revues québécoises et européennes. Depuis plusieurs années, ses lectures convergent dans un seul sens : les littératures de genres et tous leurs corollaires.

L'Académie du crime



NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

BÄHR, Michael
The Anatomy of Mystery. Wissenschaftliche und literarische Spurensicherungen im 19. Jahrhundert

Frankfurt am Main, et al, Peter Lang, (Münsteraner Monographien zur englischen Literatur 30), 2006, 259 pages.

BARILLIER, Étienne
Les Nombreuses Vies de Fantômas
Lyon, Les Moutons électriques, (La Bibliothèque rouge 4), 2006, 410 pages.

BATORY, Dana Martin
Sherlock Holmes : A Baker Street Dozen + 14 Excursions into the Sherlockian Mythos
Brooklyn, Gryphon, 2006, 100 pages.

BOGUE, Barbara
James Lee Burke and the Soul of Dave Robicheaux : A Critical Study of the Crime Fiction Series
Jefferson (N.C.), McFarland, 2006, x, 209 pages.

BONMARIAGE, Freddy
Simenon photographie
Liège, Luc Pire, 2006, 168 pages + un DVD
Photos prises par Simenon entre 1930-1935.



CANNON, JoAnn

The Novel as Investigation : Leonardo Sciascia, Dacia Maraini, and Antonio Tabucchi

Toronto & Buffalo, University of Toronto Press, 2006, 134 pages.

COHEN, Daniel A.

Pillars of Salt, Monuments of Grace : New England Crime Literature and the Origins of American Popular Culture

Amherst, University of Massachusetts Press, 2006, xi, 350 pages.

CONNELLY, Michael

Chroniques du crime (Articles de presse, 1984-1992)

Paris, Seuil, 2006.

Éd. or. : *Crime Beat : A Decade of Covering Cops and Killers*

Boston, Little Brown & Cie, 2006, 369 pages.

Les articles de Michael Connelly, écrits alors qu'il était reporter criminaliste en Floride et à Los Angeles.

D'ALESSANDRA, Marcello & Stefano SALIS (dirs.)

Nero su giallo : Leonardo Sciascia eretico del genere poliziesco

Milano, La vita felice, 2006, 141 pages.

Numéro 10 de *Quaderni Leonardo Sciascia*.

DAUPHINÉ, James

Leonardo Sciascia. Le gardien de mémoire

Paris, Eurédif, 2006, 172 pages.

DOSSIER : « Polar »

dans *Revue de la Bibliothèque Nationale de France* 23, 2006, p. 3-48.

Introduction de Jean-François Foucaud & Jean-Marc Terrasse, avec des articles de Michèle Sacquin, Claude Mespède, Jean Larrigue, Vincent Chenille, Angèle Christin, et Jean-Marc Terrasse.

164 EMANUEL, Michelle

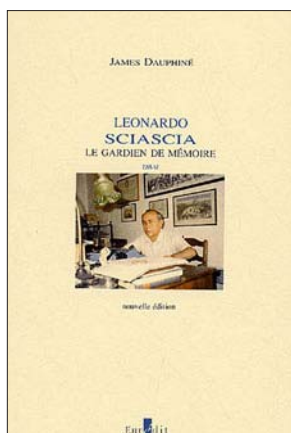
From Surrealism to Less-Exquisite Cadavers : Léo Malet and the Evolution of the French Roman Noir

Amsterdam, New York, et al, Rodopi (Faux Titres), 2006, 196 pages. Préface de Peter Schulman.

ESCRIBA, Alex Martin & Javier Sanchez ZAPATERO (dirs.)

Manuscrito criminal : reflexiones sobre la novela y cine negro

Salamanca, Libreria Cervantes, 2006, 285 pages.



Recueil d'articles et d'essais : actes du congrès « Novela et cine negro » de la faculté de Philologie de l'université de Salamanque, tenu en mai 2005.

GARCIA, Bob

Tintin au pays du polar

Chelles (France), Mac Guffin, 2006, 118 pages.

Influence du roman policier sur les intrigues des aventures de Tintin.

GREGORIOU, Christiana

Deviance in Contemporary Crime Fiction

New York & London, Palgrave Macmillan (Crime File Series), 2006, 200 pages.

S'intéresse, entre autres, aux œuvres de James Patterson, Michael Connelly et Patricia Cornwell.

GRIFFITH-JONES, Robin

The Da Vinci Code and the Secrets of the Temple

Grand Rapids (Mich.), William B. Eerdmans Pub., 2006, xii, 130 pages.

HOLTMANN, Katharina

Auf den Spuren von Donna Leons Romanen.

Krimi-Schauplätze in Venedig

Essen, books & friends (Leseratten unterwegs), 2006, 180 pages + 130 photos.

Venise redécouverte à travers les récits policiers de Donna Leon de la série du commissaire Guido Brunetti.

HUANG, Jim & Austin LUGAR (eds.)

Mystery Muses : 100 Classics that Inspire Today's Mystery Writers

Carmel (IN), Crum Creek, 2006, 212 pages.

HUFTIER, Arnaud

Stanisla-André Steeman. Aux limites de la fiction policière

Paris & Amiens, Encrage/Belles Lettres (Référence), 2006, 286 pages.

JOHNSEN, Rosemary Erickson

Contemporary Feminist Historical Crime Fiction

New York, Palgrave Macmillan, 2006, xvii, 173 pages.

LEMONIER, Marc

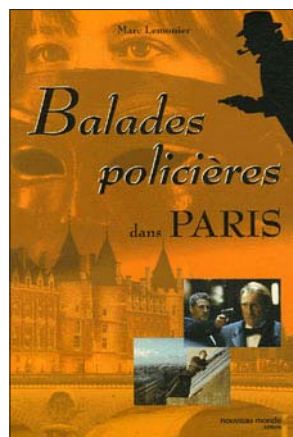
Balades policières dans Paris

Paris, Nouveau Monde, 2006, 223 pages.

LORD, Graham

John Mortimer : The Secret Lives of Rumpole's Creator

New York, Thomas Dunne, 2006, 326 pages.



MAKINEN, Merja

Agatha Christie : Investigating Feminity

New York & London, Palgrave Macmillan (Crime File Series), 2006, 224 pages.

MATZKE, Christine & Susanne MÜLHEISEN (eds.)

Postcolonial Postmortems : Crime Fiction from a Transcultural Perspective

Amsterdam, et al., Rodopi (Internationale Forschungen zur allgemeinen und vergleichenden Literaturwissenschaft, 102), 2006, 337 pages.

MIJOLLA-MELLOR, Sophie de

Un divan pour Agatha Christie

Le Bouscat, L'Esprit du temps (Le monde psy), 2006, 307 pages.

Agatha Christie passée à la moulinette de la psychanalyse !

MITTELBACH, Oliver

Auf den Spuren von Patrick Süskind, Das Parfüm. Eine Reise zu den Romanschauplätzen

Essen, books & friends (Leseratten unterwegs), 2006, 132 pages + 110 photos

NIEBUHR, Gary Warren

Read 'em their Writs : A Handbook for Mystery Book Discussions

Westport (Conn.), Libraries Unlimited, 2006, 264 pages.

ODELL, Robin

Ripperology : A Study of the World's First Serial Killer and a Literary Phenomenon

Kent (OH), Kent State University Press, 2006, xxiv, 272 pages.

OVERMIER, Judith, Rhonda Harris TAYLOR (eds.)

Managing the Mystery Collection : from Creation to Consumption, Binghamton (NY), Haworth Information Press, 2006, 220 pages.

Ouvrage technique à l'usage des professionnels du livre et des collectionneurs.

PANEK, L. LeRoy

The Origins of the American Detective Story

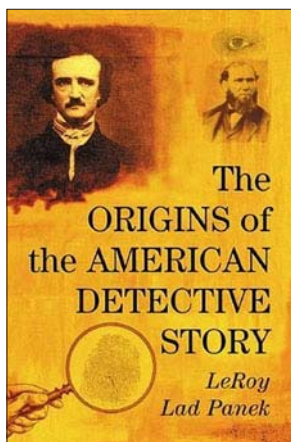
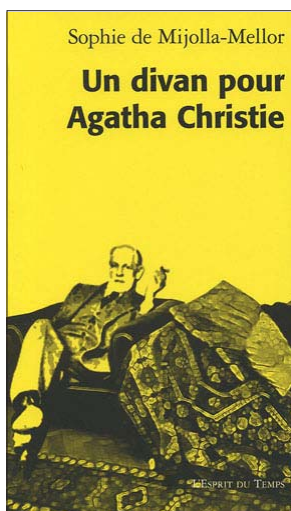
Jefferson (NC), McFarland, 2006, vii, 227 pages.

Ouvrage majeur sur l'histoire du polar américain et ses origines.

PEACH, Linden

Masquerade, Crime and Fiction : Criminal Deceptions

New York & London, Palgrave Macmillan (Crime Files Series), 2006, 208 pages.



PISTELLI, Maurizio

Un secolo in giallo: storia del poliziesco italiano, 1860-1960

Roma, Donzelli, 2006, ix, 405 pages.

Une importante histoire du polar italien.

ROSTON, Murray

Graham Greene's Narrative Strategies: A Study of the Major Novels

New York, Palgrave Macmillan, 2006, vi, 168 pages.

RUAUD, André-François & Xavier MAUMÉ-JEAN

Les Nombreuses Vies d'Hercule Poirot

Lyon, Les Moutons électriques (La bibliothèque rouge 3), 2006, 472 pages.

SCHÄRLI, Jacqueline & Camille SCHLOSSER (eds.)

Andrea Camilleri, Krimiautor. Eine Spurensuche in Sizilien

Zürich, Niggli Verlag, 2006, 90 pages + nombreuses photos.

Il s'agit d'un dossier de la revue suisse « Du. Zeitschrift zur Kultur » 771, n° 10, 2006.

SIMONIN, Albert

Lettre ouverte aux voyous, suivi de *L'Auteur du Grisbi vous parle du milieu*

Paris, Arléa, 2006, 140 pages.

SIMONIN, Albert

Le Savoir-vivre chez les truands

Paris, Arléa, 2006, 270 pages.

STABILE, Carol A.

White Victims, Black Villains: Gender, Race, and Crime News in US Culture

New York & London, Routledge, 2006, xi, 235 pages.

STASHOWER, Daniel

The Beautiful Cigar Girl: Edgar Allan poe, Mary Rogers and the Invention of Crime

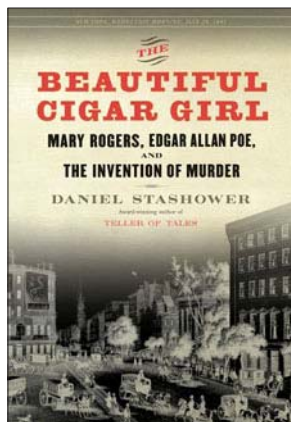
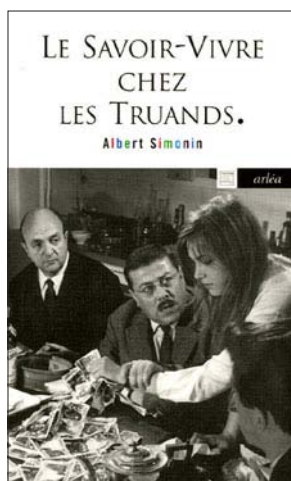
New York, Dutton, 2006, 336 pages.

STRAW, Will

Cyanide & Sin: Visualizing Crime in 50's America

New York, PPP Editions, 2006, 192 pages + 196 illustrations en couleurs.

Histoire illustrée des magazines américains consacrés aux crimes, par un professeur du département des communications de l'université McGill de Montréal).



UTHMANN, Jörg von
**Killer – Krimis – Kommissare : kleine
 Kulturgeschichte des Mordes**
 München, Beck, 2006, 291 pages.

VALLE, Manuel
Conan Doyle, la ciencia como ficción sentimental
 Granada, Comares (El signo de los cuatro 1),
 2006, 302 pages.

VALLE, Manuel
**Agatha Christie : historias sin historia de la
 naturaleza humana**
 Granada, Comares, (El signo de los cuatro 2)

VOLPATTI, Lia
Il segreto di Agatha
 Milano, Alacran, 2006, 206 pages. Biblio-
 graphie + filmographie par Gian Franco Orsi.

WHITEHEAD, Mark & Miriam RIVETT
Jack the Ripper
 Harpenden (UK), Pocket Essentials, 2006, 160
 pages.

WILKINSON, Stephen
Detective Fiction in Cuban Society and Culture
 New York, et al, Peter Lang, 2006, 315 pages.

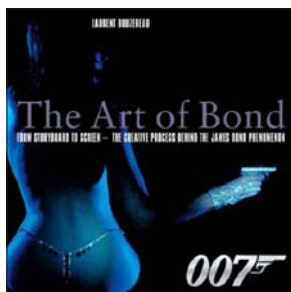
CINÉMA & TÉLÉVISION

BRITTON, Wesley
**Onscreen and Undercover: The Ultimate Books
 of Movie Espionage**
 Westport, Praeger, 2006, 232 pages.

BOUZEREAU, Laurent, et al.
**James Bond. L'Art d'une légende : du story-
 board au grand écran**
 Paris, Flammarion, 240 pages + un CD audio.

CASSAR, Jon
24 Twenty Four : Behind the Scenes
 San Rafael (CA), Insight Editions, 2006, 168
 pages. Préface de Kiefer Sutherland + 150 photos.

CHOPRA-GANT, Mike
**Hollywood Genres and Postwar America :
 Masculinity, Family and Nation in Popular
 Movies and Film noir**
 London & New York, I. B. Tauris, 2006, x, 219
 pages.



CHRISTOPHER, Nicholas

Somewhere in the Night: Film noir and the American City

Emeryville (CA), Shoemaker & Hoard, 2006, xxi, 290 pages.

COLLECTIF

CSI: The Ultimate Guide

New York, DK Publishing, 2006, 144 pages.

CORK, John & Maryam D'ABO

Bond Girls Are Forever: The Women of James Bond

New York, Harry N. Abrams Books, 2006, 191 pages.

CORTEZ, Don & Leah WILSON

Investigating CSI: An Unauthorized Look Inside the Crime Labs of Las Vegas, Miami, and New York

Dallas (TX), BenBella Books (Smart Popo Series), 2006, 240 pages.

CURTI, Roberto

Italia odia: il cinema poliziesco italiano

Torino, Lindau, (Le comete), 2006, 430 pages.

DILULLO, Tara

24 – The Official Companion: Seasons 1 & 2

London, Titan Books, 2006, 139 pages.

EON Productions

James Bond: The Secret World of 007

New York, DK Publishing, 2006, 160 pages.

Édition révisée et augmentée.

EVIN, Guillaume

James Bond: la saga est éternelle

Boulogne, Timée Editions (Les 50 plus belles histoires: arts et culture), 2006, 140 pages.

GALLAFENT, Edward

Quentin Tarantino

London & New York, Pearson Longman, 2006, viii, 128 pages.

GALLAGHER, Mark

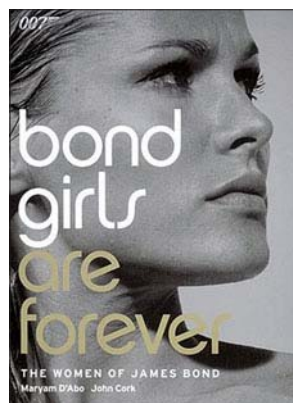
Action Figures: Men, Action Films, and Contemporary Adventure Narratives

New York, Palgrave Macmillan, 2006, vi, 234 pages.

GATES, Philippa

Detecting Men. Masculinity and the Hollywood Detective Film

Albany, State University of New York Press, (SYNY Series: Cultural Studies in Cinema & Video), 2006, 336 pages.



GEISENHANSLÜKE, Achim & Christian STELTZ

Quentin Tarantino's Kill Bill und die offenen Rechnungen der Kulturwissenschaft
Bielefeld, Tanscript, 2006, 185 pages.

GONTHIER, David

American Prison Films since 1930 : from the Big House to the Shawshank Redemption
Lewiston (NY), Edwin Mellen Press, 2006, vii, 219 pages.

HELD, Jacob & James B. SOUTH (eds.)

James Bond and Philosophy : a S.P.E.C.T.R.E stalks Philosophy
Chicago (Ill.), Open Court (Popular Culture and Philosophy), 2006, 320 pages.

HUNTER, Evan

Hitch et moi
Paris, Ramsay, 2006, 235 pages.

IRWIN, John T.

« *Unless the Threat of Death is Behind Him* » :
Hard-Boiled Fiction and Film noir
Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2006, 304 pages.

Hammett, James Cain, Raymond Chandler, W. R. Burnett, Cornell Woolrich alias William Irish.

KISZELY, Philip

Hollywood through Private Eyes : The Screen Adaptation of the Hard-Boiled Private Detective Novel in the Studio Era
Oxford, New York, et al., Peter Lang (Stage and Screen Studies), 2006, 283 pages.

KOVEN, Mikel J.

La dolce morte : Vernacula Cinema and the Italian Giallo Film
Lanham (Md), Scarecrow Press, 2006, 206 pages.

LIPP, Deborah

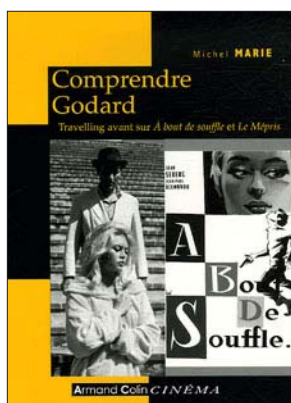
The Ultimate James Bond Fan Book
New York, Sterling & Ross, 2006, 464 pages.

MARIE, Michel

Comprendre Godard : travelling-avant sur À bout de souffle et Le Mépris
Paris, Armand Colin (Armand Colin Cinéma), 2006, 282 pages.

MESPLÈDE, Claude & François GUÉRIF

Polars et films noirs
Boulogne, Timée Éditions, (Les 50 plus belles histoires : arts et culture), 2006, 141 pages.



MORSIANI, Alberto

Quentin Tarantino

Rome, Gremese (Les Grands cinéastes), 2006, 133 pages.

RAMSLAND, Katherine

The C. S. I Effect

New York, Berkley Publishing, 2006, 301 pages.

« True crime » : Katherine Ramsland s'intéresse aux méthodes scientifiques les plus récentes en matière d'investigations criminelles.

ROHMER, Éric & Claude CHABROL

Hitchcock

Paris, Ramsay (Ramsay Poche Cinéma), 2006, 173 pages. Préface de Dominique Rabourdin.

SNAUFFER, Douglas

Crime Television

Westport (Conn.), Praeger (The Praeger Television Collection), 2006, 288 pages.

STRICKLAND, Rennard, Teree FOSTER & Yaunya BANKS (eds.)

Screening Justice : The Cinema of Law. Significant Films of Law, Order, and Social Justice
Buffalo (NY), W. S. Hein, 2006, 743 pages.

TESCHE, Siegfried

James Bond – Top Secret. Die Welt des 007

Leipzig, Militze Verlag, 2006, 624 pages.

WINDER, Simon

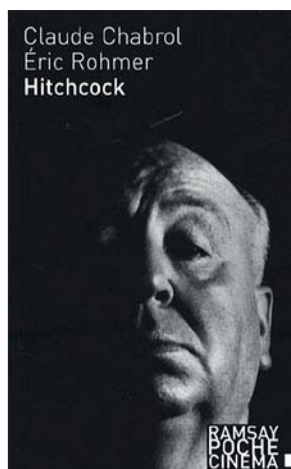
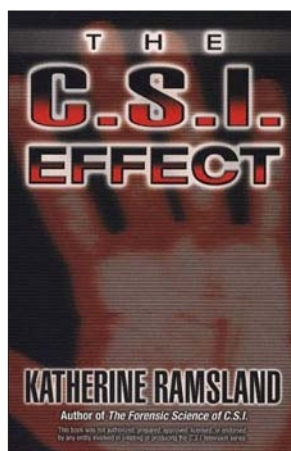
The Man who Saved Britain : A Personal Journey into the Disturbing World of James Bond

New York, Farrar, Strauss and Giroux, 2006, 312 pages.

YEFFETH, Glenn

James Bond in the 21st Century : Why We Still Need 007

Dallas (TX), Benbella Books, 2006, 256 pages.





ENCORE DANS LA MIRE

de

André Jacques, Martine Latulippe,
Richard D. Nolane, Norbert
Spehner, François-Bernard
Tremblay

Les charmes noirs de l'irradiation

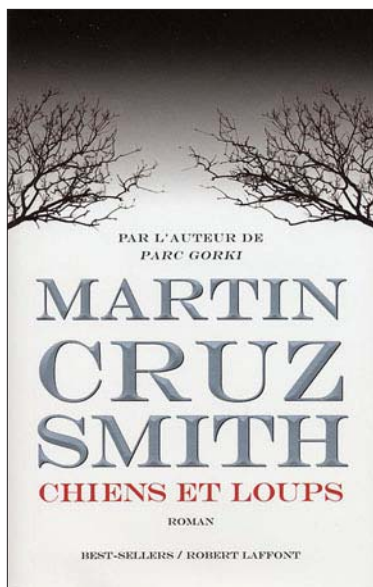
Les amateurs de polars se souviennent avec plaisir de *Parc Gorki* (1981), reconnu par le *Time Magazine* comme LE thriller des années 80. Certains se souviennent aussi de *L'Étoile polaire* (*Polar Star*) (1989), de *Red Square* (1992) ou de *Havana Bay* (1999). Quatre romans qui nous entraînaient dans le sillage d'un inspecteur de police de Moscou, misanthrope et lucide : Arkady Renko.

C'est ce même Renko que l'on retrouve aujourd'hui (25 ans après *Parc Gorki*) dans *Chiens et Loups*. Le roman se divise très nettement en deux parties. La première, plus courte, se déroule à Moscou. Pasha Ivanov, un « Nouveau Russe » (c'est ainsi que l'on surnomme les hommes d'affaires qui se sont outrageusement enrichis après la chute du régime communiste), ancien physicien nucléaire recyclé dans les affaires,

plonge d'une fenêtre de son luxueux condo situé au dixième étage d'un immeuble ultra-moderne. De toute évidence, un suicide. Rien ne laisse supposer qu'il puisse s'agir d'autre chose, sauf cette salière trouvée près du corps. Curieux quand même !

Alors, malgré l'insistance des services de sécurité de la compagnie NoviRus et des associés du défunt, malgré l'insistance de son propre supérieur qui lui enjoint de classer l'affaire, Renko cherche la bête noire et tente d'élucider les circonstances du décès. Il a en effet découvert dans la salière et dans l'appartement d'Ivanov des grains de sel de césium, une substance hautement radioactive.

Puis Timofeiev, le nouveau directeur de NoviRus, meurt à son tour, égorgé dans un cimetière de la zone interdite entourant la désormais célèbre centrale de Tchernobyl en Ukraine. Renko y est alors envoyé, ou relégué, pour poursuivre son enquête.



La plus grande partie du roman se déroule dans cette région lugubre qui, depuis la catastrophe de 1986, retourne peu à peu à la sauvagerie. Dans cette zone se côtoient des vieux paysans revenus vivre dans leurs maisons radioactives malgré l'interdiction des autorités, quelques scientifiques qui tentent d'analyser les ravages des radiations sur les gens, les bêtes et les plantes, et toute une faune de marginaux (braconniers, ferrailleurs, voleurs d'icônes) que des miliciens corrompus tentent plus ou moins de contrôler. Un univers dantesque où les bêtes sauvages reprennent lentement le contrôle du monde et où les humains retournent à la barbarie. Personne ne possède de chien dans cette zone. Pour une raison fort simple : les loups les dévorent.

La première partie du roman est plus faible. On tourne un peu en rond et l'action piétine. La seconde, où Martin Cruz Smith déplace l'intrigue vers Tchernobyl, nous

entraîne dans les rouages d'une enquête solitaire et marginale qui se déroule dans les paysages surréalistes d'un univers post-nucléaire. La description de cet univers, qui fait penser à certains décors de science-fiction ou de bande dessinée (on songe à Bilal), est l'une des grandes réussites du roman.

L'autre richesse du roman, c'est la profondeur des personnages. En particulier celle d'Arkady Renko, cet enquêteur de plus en plus usé par la vie et par les désillusions mais qui, têtu et tenace, ne recule jamais devant les devoirs de la mission imposée, fut-elle délirante et dangereuse. Derrière une façade désabusée, on sent toujours la profonde humanité du personnage, un homme qui se laisse facilement toucher par un enfant autistique, par un couple de vieux paysans revenus dans leur isba ou par Eva, une femme médecin aussi déjantée que lui-même.

La production romanesque de Martin Cruz Smith est assez inégale et éclectique. Au cours de ses quarante ans de carrière, l'auteur a vogué du polar au western ou au roman sociohistorique. Toutefois les cinq romans de la série « Arkady Renko » resteront sans doute ce qu'il a écrit de mieux. *Chiens et Loups*, comme les précédents, mérite le détour. Pour ceux et celles évidemment qui aiment le café très noir. (AJ)

Chiens et Loups

Martin Cruz Smith

Paris, Robert Laffont (Best-sellers), 2006, 348 p.



La perfection est une rivière...

J'adore le début. En toute modestie, j'aurais pu l'écrire : « Le moment de perfection était proche. Ma définition de la

perfection inclut une rivière, de la solitude, une mouche sèche et une truite. » Et puis la chute, brutale : « Mon beeper sonna et vibra dans ma poche, et la perfection s'écroula ». Le narrateur s'appelle Dahlgren Wallace et il est le personnage principal de *La Rivière de sang*, premier récit d'une nouvelle série prometteuse de polars « chasse-et-pêche » écrits par Jim Tenuto. On l'aura deviné, cet écrivain est un pêcheur à la mouche passionné. C'est aussi un ancien Marine, dont le père était policier. Après avoir exercé divers métiers, il a commencé à publier des nouvelles dans des magazines sportifs avant de se lancer dans le roman policier. Son héros, Dahlgren Wallace, est guide de pêche sur la propriété de Fred Lather, un tyrannique magnat des médias, qui possède un immense ranch dans le Montana.

Le récit commence quand un des invités est assassiné au cours d'une sortie sur la rivière. Toujours pressés de trouver un

coupable, les flics accusent Dahlgren d'être le meurtrier. Ce dernier prend la mouche, bien décidé à se disculper. Il aura fort à faire pour prouver son innocence. Les coupables potentiels sont nombreux : des militants néo-nazis décidés à s'approprier le ranch de Lather, des éco-terroristes dangereusement fêlés, prêts à tuer des humains pour sauver une truite, des ranchers véreux qui convoient eux aussi le fameux ranch. Tout cela va entraîner une intervention musclée du FBI parce que l'affaire a des ramifications politiques inattendues.

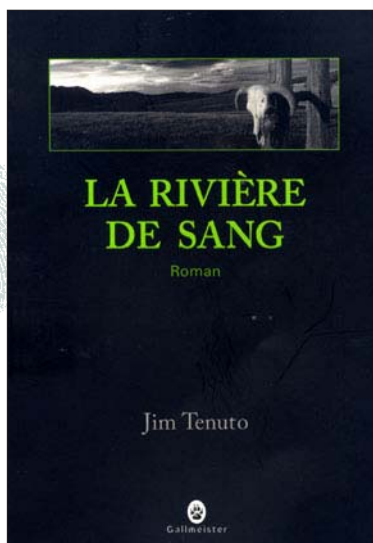
La Rivière de sang est un bon roman d'action, d'aventures et d'enquête dont le héros, une ex-star de football universitaire, est aussi un vétéran de la guerre du Golfe où il a appris quelques techniques de combat et de survie fort utiles dans l'adversité. L'action se déroule dans les étendues sauvages du Montana, un décor somptueux que l'auteur intègre parfaitement dans cette histoire qui rappelle les meilleurs romans de C. J. Box, avec le garde-chasse Joe Pickett. Les *fly-fishing mysteries* sont très populaires aux États-Unis. À ma connaissance, ce livre est le premier de ce genre traduit en français. J'espère qu'il y en aura d'autres...

Incidemment, point n'est besoin d'être un amateur de pêche pour apprécier les aventures de Dahlgren Wallace et ce livre dont la maquette est très belle, avec des photos qui font rêver. Mais si vous l'êtes, vous aurez quelques frissons de plus ! (NS)

La Rivière de sang

Jim Tenuto

Paris, Gallmeister (Noire), 2006, 318 pages.



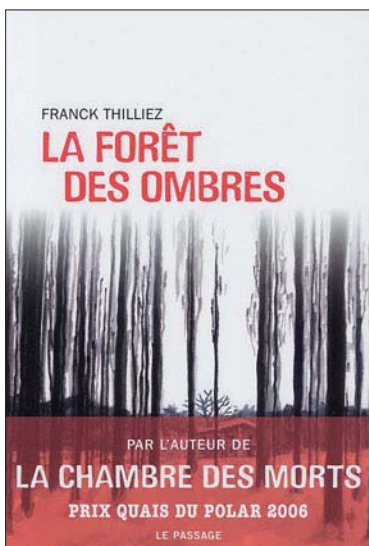
À vous Ti-Thilliez les entrailles !

Franck Thilliez connaît actuellement beaucoup de succès en France et il a remporté le Prix Quais du polar 2006 pour son roman *La Chambre des morts* (Le Passage 2005) (voir *Alibis* 17). L'auteur du nord de la France a également commis deux autres polars : *Train d'enfer pour Ange rouge* et *Deuils de miel*, tous deux parus chez La Vie du rail. Les droits cinématographiques ont déjà été achetés pour *La Chambre des morts* et *La Forêt des ombres*.

David Miller est embaumeur. Son premier roman, un polar plutôt macabre, a connu quelques adeptes, mais est passé quasi inaperçu, se noyant dans la grande marée littéraire française. À la maison, avec sa femme Cathy, ça ne va guère mieux. Cette dernière essaie d'avorter, en douce, d'une aventure extraconjugale avec le meilleur ami de David. Ajoutons que leur boîte aux lettres est inondée de *courrier du cœur* indésirable à chaque semaine — en effet, le couple est harcelé par une fan littéraire de David, une folle qui se fait appeler Miss Hyde. C'est le moment que choisit l'excentrique Arthur Doffre pour aborder David, à qui il offre beaucoup d'argent pour écrire un roman d'horreur qui devrait l'aider à quitter son métier d'embaumeur et à devenir célèbre grâce à l'influence de Doffre dans le milieu littéraire. Le couple et leur fille sont invités par le mécène dans un chalet isolé dans le nord de l'Allemagne, *timing* parfait pour David et Cathy, qui ont bien besoin de vacances. David devra donc écrire un roman sur le célèbre bourreau 125, un tueur en série retrouvé pendu vingt-cinq ans plus tôt. David, qui connaît bien le sujet, est de plus en plus encouragé lorsque Doffre lui apprend qu'il a été le psy du bourreau 125.

Mais à leur arrivée au chalet, dans la forêt Noire, l'atmosphère ne met pas de temps à se corrompre : Cathy, qui comptait prendre congé de la rivalité féminine, est confrontée à la belle Adeline, une prostituée qui sert de compagne à Doffre, puis il y a la présence de Franz, le voisin solitaire qui semble toujours en train de les épier, et c'est sans compter le chalet, qui est en fait une ferme entomologique où l'on pratique des expériences sur les différents stades de la décomposition de tissus de cochons qu'on a pendus au bout d'une corde... Bref, l'atmosphère est sinistre et, dès l'arrivée au chalet, la folie s'installe petit à petit, tout le monde dérape, l'ambiance devient insupportable. Poussé par Doffre David commence la rédaction du roman et plus il avance, plus l'atmosphère devient infernale dans ce huis clos au fond des bois.

Après le succès de *La Chambre des morts*, tous se demandaient si Franck Thilliez allait pouvoir écrire un roman qui aurait la force



du précédent. *La Forêt des ombres* prouve qu'il a relevé le défi avec brio. L'horreur est au rendez-vous et le décor est macabre à souhait, sans toutefois tomber dans un *gore* vulgaire. Dès l'arrivée dans la forêt Noire, le lecteur sent le tapis glisser sous les pieds des protagonistes, et ce aux moments où il s'y attend le moins.

Tout est finement orchestré par Thilliez pour vous faire passer une nuit blanche à lire ce thriller complètement déjanté. Le suspense est soutenu et l'on ne peut que donner une note parfaite à l'auteur. À lire absolument. (FBT)

La Forêt des ombres

Franck Thilliez

Paris, Le passage, 2006, 397 pages.



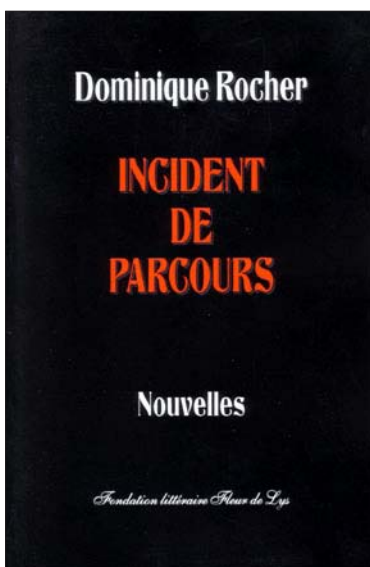
Angoisse et cruautés...

Les lecteurs de la collection « Angoisse » du Fleuve Noir, disparue voici un peu plus de trente ans, se souviennent de Dominique Rocher qui y signa neuf romans avant de faire une unique incursion dans la collection « Anticipation » du même éditeur. En 2005, elle a fait sa réapparition dans la littérature de l'étrange avec *Les Terrasses de la nuit* dans la déjà fameuse collection « Rivière Blanche » dirigée par Philippe Ward. Mais entre-temps, Dominique Rocher a continué à publier romans et nouvelles, essentiellement policiers et criminels, et chez des éditeurs non-spécialisés.

C'est une partie de ces courts récits, accompagnés d'autres inédits, qui sont rassemblés dans *Incident de parcours*, publié par La Fondation littéraire Fleur de Lys. Ce n'est d'ailleurs pas le premier recueil que Dominique Rocher publie au Québec,

pays qu'elle semble apprécier. Comme dans ses romans pour « Angoisse », Dominique Rocher y cultive la cruauté et le suspense, le tout masqué derrière un étrange de façade et de nature non fantastique. On y retrouve aussi l'influence des études médicales qu'elle a suivies dans sa jeunesse dans le choix des thèmes et des scénarios où foisonnent médecins, infirmières, malades et établissements de soins emportés dans une série de drames divers et variés.

Au final, nous avons là quinze nouvelles souvent courtes et presque toutes « à chute ». Certaines se détachent du lot, mais toutes méritaient d'être publiées. Les nostalgiques d'« Angoisse » qui appréciaient les romans de l'auteure retrouveront celle-ci telle qu'ils l'ont quittée, avec son style rapide et nerveux mais un petit peu trop sec et elliptique par moments. Quant au livre lui-même, qui existe aussi en version électronique, c'est un grand format broché globalement bien présenté, à l'exception d'une mise en page



du texte qui laisse par moments à désirer, ce qui « casse » alors le plaisir de la lecture. La Fondation littéraire Fleur de Lys dit vouloir promouvoir la littérature en dehors des circuits commerciaux, une initiative louable mais à la condition d'offrir à ses auteurs des services de meilleure qualité que c'est le cas ici... (RDN)

Incident de Parcours

Dominique Rocher

Montréal, Fondation littéraire Fleur de Lys, 2006, 156 pages.



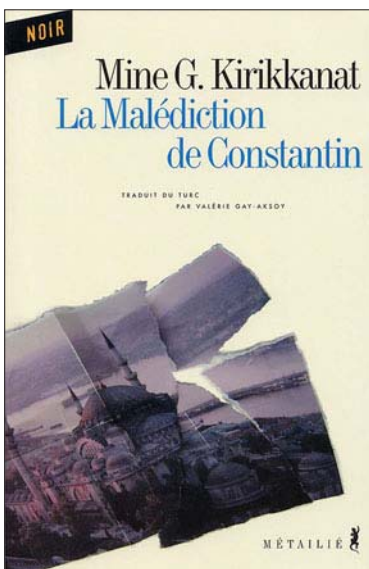
Toute une tête... de Turquie

On ne peut manquer d'être intrigué par le roman *La Malédiction de Constantin*: son auteure, Mine G. Kirikkanat, est une journaliste-écrivaine fort réputée en Turquie, auteure de huit livres (deux sont traduits en français), aimée du public, mais dont le franc-parler et les prises de position lui valent constamment des procès de la part de policiers, ministres, députés, généraux, islamistes... Elle avait jusqu'à trente procès sur le dos simultanément à un moment! Bref, la dame n'a pas froid aux yeux, et son nouveau roman, *La Malédiction de Constantin*, en témoigne.

Le livre s'ouvre d'abord sur une scène de meurtre très efficace, d'une grande tension: Féridé, correspondante à Paris d'un important journal turc, rencontre en secret son amant, un opposant kurde, et assiste à son meurtre. Elle devient un suspect idéal, mais n'a guère le temps de s'attarder à ce malheur puisqu'elle apprend dès le lendemain qu'un séisme a ébranlé Istanbul. Depuis les ravages du séisme de 1999, les Turcs vivent dans la peur de nou-

veaux tremblements de terre; c'est de cette peur que part l'auteure pour explorer l'idée de la ville d'Istanbul détruite par deux séismes qui surviennent coup sur coup.

Brutalement, l'angle de la narration change: du meurtre plus « classique » du début, le polar se tourne vers le climat d'angoisse qui règne pour tous ceux qui sont à l'extérieur de la Turquie, en attente de nouvelles de leurs proches. Le contact est rompu, l'incertitude est accablante. Mine G. Kirikkanat jette les bases d'une histoire qui saura capter notre attention jusqu'à la fin et n'hésite pas non plus à se faire très critique socialement, nous décrivant une Turquie « perpétuellement em-bourbée dans des crises économiques à répétition, tout en étant endettée jusqu'au cou ». Le choc des séismes vient achever la Turquie, qui s'effondre. Sous prétexte d'envoyer de l'aide humanitaire, les autres pays se hâtent d'envahir le territoire turc. Les machinations politiques s'établissent, la



menace venant surtout des États-Unis, dont les armées présentes en Irak se déplacent beaucoup trop rapidement vers la Turquie. De son côté, l'ONU espère profiter de l'affaire turque pour faire oublier son échec en Irak... Le polar politique prend vite le pas sur le meurtre du début, que l'on en vient à oublier.

Dans la tourmente, Féridé quitte Paris pour Istanbul en compagnie de Sinan et Daryal, deux personnages envoyés par l'Union européenne sur le terrain qui sont bien décidés à ne pas permettre ce « festin des loups », à freiner l'appétit des pays qui veulent profiter du cataclysme pour prendre le contrôle. L'arrivée en Turquie est prenante. Le polar cède la place un temps au roman-catastrophe. La situation des rescapés après les séismes n'est que misère et désolation et ne cesse de dégénérer : prêts à tout pour manger, des rescapés se transforment en pillards pendant que de jeunes orphelins en sont réduits à manger des rats morts (et à en mourir...). Le chaos est total. L'horreur est constante, parfois côtoyée par le sublime, par la générosité, l'abnégation, l'amour aussi. L'amour fulgurant, à tel point que ces coups de foudre démesurés, ces personnages rendus passionnés en quelques minutes peuvent déranger le lecteur. Mais le contexte peut s'y prêter : ce romantisme contraste avec un désespoir profond, il illustre le besoin des rescapés de s'accrocher, de rêver, de croire. Une autre réserve s'ajoute, qui peut aussi agacer pendant la lecture : dans *La Malédiction de Constantin*, tout n'est pas toujours limpide pour comprendre qui travaille pour qui, qui ordonne quoi et pour quelle raison...

Cependant, malgré ces petits bémols, le roman est rythmé, les personnages attachants, le récit très intéressant (et la

fin est tellement ouverte que nul ne sera surpris d'apprendre que la suite existe déjà, mettant en scène les mêmes personnages !). On ressort de ce roman troublé, avec le sentiment que la situation imaginée pourrait bien devenir un jour réalité. Hélas. (ML)

La Malédiction de Constantin

Mine G. Kirikkanat

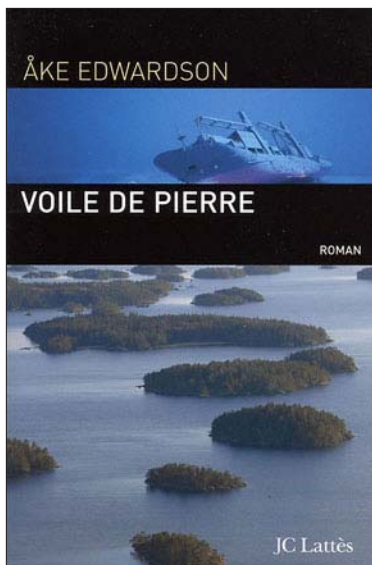
Paris, Métailié (Noir), 2006, 245 pages.



Se perdre dans le brouillard écossais !

Ça n'a pas pris plus de trente secondes au jury pour rendre son verdict : lire *Voile de Pierre* d'Ake Edwardson est une perte de temps irritante et un voyage pénible au pays de l'ennui ! Comme tout le monde, j'ai découvert les enquêtes du commissaire Erik Winter en lisant *Danse avec l'ange*, en 2002. On présentait alors Edwardson comme le nouveau Mankell, rien de moins. Je me souviens d'avoir eu beaucoup de mal à terminer cette première histoire à cause de son style très particulier. Je progressais dans le texte avec l'impression pénible d'être à côté de mes pompes... Bref, je n'avais pas aimé l'expérience. Les choses se sont un peu arrangées par la suite, notamment avec *Ombre et Soleil* et *Je voudrais que cela ne finisse jamais*. Ce dernier titre me trottait dans la tête alors que je cheminais douloureusement dans *Voile de pierre* et que je rageais intérieurement en me disant : « Je voudrais que ça finisse tout de suite ! ».

Si je me suis rendu au bout de ce pen-sum, c'était pour connaître le fin mot des deux histoires qui composent l'intrigue. Mais pour ajouter l'insulte à l'injure (ou l'inverse), aucune des deux histoires n'a



de véritable dénouement. On a avancé dans le brouillard pendant 530 pages, on finit dans une incroyable purée de pois, avec plus de questions que de réponses ! Quelle frustration !

Le premier récit, qui met en vedette Winter, concerne la disparition du père d'une amie de longue date. Quand on retrouve le cadavre du disparu, Winter se rend en Écosse pour enquêter. À première vue, il s'agirait d'une mort naturelle (une crise cardiaque). Mais Winter veut en avoir le cœur net. L'affaire n'est pas claire, car elle implique une autre disparition, celle du grand-père, soixante ans plus tôt. S'en suivent de nombreux coups de téléphone — le cellulaire sera la mort du polar ! — beaucoup de déplacements en voiture, de nombreuses conversations sans aucun intérêt, des longueurs à n'en plus finir, des dialogues bizarres, déconnectés, et un dénouement qui n'en est pas un. Tout ça pour ça ? Diantre ! De son côté, la collègue de

Winter, l'inspectrice Aneta Djanali, s'intéresse à ce qui semble être un cas de violence conjugale. La victime a-t-elle été battue ? Oui ? Non ? Peut-être ? Pas du tout ? Mais encore ? Par qui ? Diable ! On finit par s'en f... comme de l'an quarante tellement c'est tarabiscoté, pas clair et finalement sans intérêt. Quant au dénouement de cette histoire qui n'a aucun lien avec celle de Winter, il est tout simplement risible.

Bref, chers auteurs débutants et/ou apprentis polardeux, si vous désirez savoir comment égarer, écœurer votre lecteur en abusant de sa bonne volonté, en multipliant les erreurs, prenez exemple sur cette brique indigeste qui vous offre deux histoires ratées pour le prix d'une. Quant aux autres, ne perdez pas votre temps avec cette bouillie prétentieuse ! (NS)

Voile de pierre

Ake Edwardson

Paris, JC Lattès, 2006, 528 pages.



Polar ? Roman historique ? Quid ?

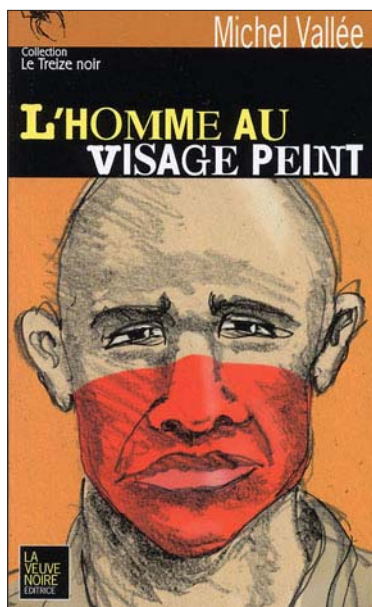
Pendant plusieurs jours, j'ai hésité. Vais-je ou ne vais-je pas parler de ce livre qui ne m'a pas particulièrement emballé, même si par ailleurs il ne manque pas de qualités et de potentiel, malheureusement mal exploité. J'aurais pu l'ignorer en prétextant que ça n'est pas vraiment un roman policier, mais voilà, sur la quatrième de couverture il est marqué « roman d'enquête » et le personnage principal est un détective privé nommé Antoine Morel. Mais de cadavre, il n'y en aura point, alors ?

Antoine Morel est engagé par les Sulpiciens pour enquêter sur la disparition ou le vol de documents dans leurs archives.

Visiblement, les bons religieux sont inquiets, la chose doit être importante. Premier irritant : ils sont tellement paranoïaques qu'ils fournissent un minimum d'information au détective, prétextant à tout bout de champ que c'est trop ceci, trop cela, qu'il n'a pas besoin de savoir ceci, ni de savoir cela. À sa place, j'aurais claqué la porte en leur faisant un doigt d'honneur. Mais le brave homme veut mener sa mission à terme : rechercher un jeune étudiant venu consulter des archives compromettantes et qui a disparu, emportant quelques documents. À quelle fin ? Mystère...

Tout ça n'est pas très clair et Morel, tout comme le lecteur, avance un peu à l'aveuglette. On finit par comprendre que toute cette affaire est reliée aux événements qui se passent sur une réserve amérindienne, aux droits de propriété et aux revendications territoriales des autochtones. Même si la police tente, pour d'obscures raisons, de mettre des bâtons dans les roues de son enquête, Morel persiste et signe et découvre qu'un deuxième individu, un activiste amérindien est dans le coup. Se pose un problème d'identité : qui est vraiment l'étudiant recherché ? Serait-il cet activiste amérindien recherché par la police ? S'agit-il de deux individus distincts ou d'une seule et même personne ? À vrai dire, ça n'a que peu d'importance parce qu'à aucun moment on ne se laisse entraîner dans ce récit qui s'éternise, où on parle beaucoup mais où il ne se passe pas grand-chose. Quant au dénouement, un grand mot dans les circonstances, il est plutôt frustrant.

L'écriture est correcte et les amateurs d'Histoire y trouveraient peut-être quelque satisfaction. L'auteur, Michel Vallée, a visiblement des connaissances solides sur l'histoire de Montréal, sur les congrégations



religieuses, et toutes ces sortes de choses. Mais *L'Homme au visage peint* n'est ni un polar, ni vraiment un roman historique. C'est un « récit d'enquête » plutôt fade. (NS)

L'Homme au visage peint

Michel Vallée

Longueuil, La Veuve Noire (Le Treize noir), 2006, 466 pages.



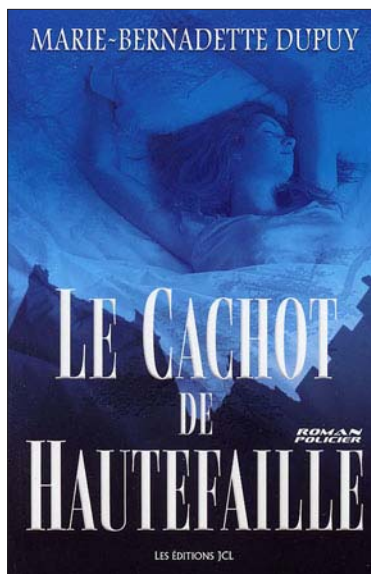
Dupuy jusqu'au cachot

Marie-Bernadette Dupuy est née Angoulême. Auteure de plus d'une vingtaine de titres, elle a donné dans beaucoup de genres comme les biographies historiques, les romans d'amour, quelques monographies sur la Charente et bien sûr les romans policiers. C'est maintenant la maison d'édition québécoise JCL qui publie ses œuvres.

Diane est une journaliste québécoise en vacances en Écosse. Pendant ses diverses sorties touristiques, elle se lie d'amitié avec Jérémie et Sarah, un jeune couple québécois en voyage de noces. Lors de leur visite au Château de Hauteville, Sarah a de drôles de visions. Devant le malaise de la jeune femme, les résidents du château leur offriront l'hospitalité. Une série de meurtres vient cependant gâcher peu à peu le séjour des Québécois en Écosse, surtout lorsque Sarah devient la dernière victime en lice du meurtrier. Cependant, la jeune femme, qui porte en elle de lourds secrets, ressortira à peu près indemne de l'événement.

De retour au Québec, le couple a du mal à remonter la pente et fait appel à leur amie Diane afin de retrouver autour d'eux quelques repères qui leur permettront sans doute de raviver la flamme. Mais dès que le bonheur se pointe le bout du nez sous la forme d'un nouveau-né, le couple reçoit une visite inattendue qui apportera son lot de nouvelles péripéties. A-t-on arrêté le bon meurtrier en Écosse ? Diane, Jérémie et Sarah et leur ami Harisson mèneront l'enquête jusque dans les Highlands, pays du Loch Ness, dans le but de servir la vérité et de protéger leur quotidien.

Voilà un roman policier qui se situe à mi-chemin entre le roman d'aventures et le roman d'amour. Il s'agit en fait d'une espèce de gros Harlequin dont l'intrigue manque parfois de profondeur. Les personnages agissent souvent de façon un peu ridicule face à certaines situations. Il y a aussi de ces phrases passe-partout et fausses qui agacent, comme « ... les Canadiens francophones maîtrisent bien l'anglais ! » (p. 65) L'auteur, qui n'en est pas à ses premières armes côté roman, se sort tout



même bien d'impasse en faisant se succéder les péripéties plus étonnantes les unes que les autres, ce qui pourrait probablement plaire aux amateurs de roman à l'eau de rose. (FBT)

Le Cachot de Hauteville

Marie-Bernadette Dupuy

Chicoutimi, JCL, 2006, 318 pages.



Le chat et la souris

Sonia est une jeune femme indépendante et libre qui a bien du mal à déterminer qui elle est. Son mari Frédéric, qu'elle n'a jamais vraiment su aimer, est emprisonné dans un asile psychiatrique parce qu'il a tenté de la tuer. Chaque semaine, il demande à Sonia de signer les papiers qui lui permettront de quitter l'asile afin d'effectuer son retour en société. Mais Sonia n'est pas prête à voir réapparaître celui qui

l'a attaquée. Avant que le mal de vivre ne la rattrape, une offre d'emploi lui permet de retourner à son ancien métier de physiothérapeute dans un hôtel *espace-forme* qui offre bains thermaux et massages, le tout situé dans le merveilleux décor des hautes montagnes suisses. Pour Sonia, il s'agit surtout d'une échappatoire, d'un moyen de ne plus jamais entendre parler de Frédéric, de commencer une nouvelle vie et de se retrouver. Malou, une amie de longue date, demeure le seul et unique lien avec son passé. À l'hôtel Gamander cependant, quelqu'un joue à effrayer les employés. Sonia soupçonne le coupable de mettre en scène les éléments de la légende locale, appelée « Le diable de Milan ». Qui a intérêt à faire peur à la patronne de l'hôtel ? Aux employés ? Aux clients ? Le passé de Sonia semble la rattraper lorsque la mère de Frédéric débarque à l'hôtel pour faire

signer à sa bru les papiers qui feront libérer son fils.

Question : Est-on en présence d'un polar ? Si oui, où le classe-t-on ? Voilà assurément un roman qui plaira aux lecteurs de littérature blanche puisque *Le Diable de Milan* possède d'indéniables qualités littéraires. L'approche est lente, descriptive, et c'est dans l'ambiance et les décors créés par Martin Suter que ce roman d'atmosphère prend, tranquillement mais sûrement, des teintes grisonnantes et noires... comme les décors suisses évoqués. Une fine écriture, donc, par laquelle la traque se met en place lentement, la proie se faisant toujours repousser dans de lointaines tranchées, ce qui oblige à poser constamment la question : *Alors ! On joue ou on ne joue pas ?*

Un peu à la manière du *Chat*, de Simenon, même si le livre de Suter se situe à des lieux de ça. (FBT)

Le Diable de Milan

Martin Suter

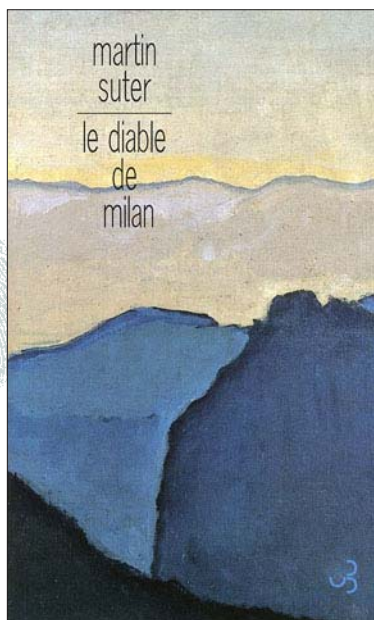
Paris, Christian Bourgois, 2006, 311 pages.



Entre Mao et le kung-fu

Dans la littérature chinoise classique, on retrouve fréquemment un personnage auquel le peuple chinois s'identifie depuis des siècles : le hors-la-loi violent mais au grand cœur. Même à l'époque de Mao, ce type de héros a continué à fleurir, incarnant l'homme du peuple, parfois brutal, qui lutte contre la corruption des classes dirigeantes traditionnelles. On le retrouve encore aujourd'hui dans tous les films du cinéma chinois qui dépassent un peu la simple démonstration de kung-fu.

Le jeune romancier Ma Xiaquan, né dans le Hunan en 1978, reprend ce mythe



dans son premier roman : *Confession d'un tueur à gages*. Et, contrairement à d'autres auteurs de polar chinois, il vit en Chine. Critiquer la société chinoise représente dès lors pour lui un certain risque. Et il l'assume.

Le personnage principal, Chu Xiaolong (Petit dragon), est un orphelin élevé dans une petite ville par ses grands-parents. À peine sorti de l'adolescence, il décide de fuir le destin banal qui l'attend dans son patelin et de s'exiler vers la grande ville. Là, peu à peu, il devient homme de main dans les milieux criminels. Il recouvre des dettes, il dirige des expéditions punitives contre des compétiteurs ou des clients récalcitrants et, au besoin, il liquide des opposants. Il travaille en indépendant jusqu'au jour où il remplace son meilleur ami comme « chargé de la sécurité » et bras droit du Parrain local. Il aime la jolie Su Li qui le lui rend bien, il couche allègrement avec les prostituées du coin et jouit d'une bonne réputation dans le milieu. La vie est belle, et même confortable.



Tout roulerait donc parfaitement bien si, un jour, il ne se mettait en tête de découvrir les secrets de ses origines. Dès lors, tout déraile et il commettra la bêtise suprême pour quelqu'un de son métier : perpétrer un crime pour son propre compte.

Dans ce court roman écrit tout d'une traite (sans chapitres), l'auteur, Ma Xiaquan, nous entraîne dans une description assez crue des bas-fonds des villes chinoises d'aujourd'hui. Comme dans la plupart des polars chinois, l'auteur nous montre la violence et la corruption des nouvelles élites et de ceux et celles qui gravitent autour. On y voit la dégradation et la perte des valeurs traditionnelles et le désarroi d'une jeunesse laissée à elle-même, tiraillée entre deux pôles : d'une part l'honnêteté officielle du régime qui entraînera une vie de travail mal payé et frôlant l'esclavage ; d'autre part, la participation à l'enrichissement d'un petit groupe de nantis, mais au détriment de presque toutes valeurs morales. Le personnage, lui, a vite fait son choix.

Parfois, dans *Confession d'un tueur à gages*, le récit est un peu naïf (certains personnages manquent de nuances), mais il décrit bien cette société qui se transforme à une vitesse effarante. Et comme l'auteur est âgé de moins de trente ans, on peut espérer que d'autres romans de la même trempe suivront. (AJ)

Confession d'un tueur à gages

Ma Xiaquan

Paris, L'Olivier, 2006, 186 pages.



La belle aux (a)bois dormants !

Si je devais faire un rapide bilan de l'édition de polars en 2006, je dirais spon-

tanément que si la quantité était au rendez-vous, la qualité, elle, faisait cruellement défaut. Bien sûr, il y a eu quelques exceptions tant québécoises qu'étrangères, mais en général, le niveau était faible ou carrément médiocre avec un abus de clichés, de situations convenues, de schémas éculés, de recettes éprouvées. Jeunes femmes en détresse traquées par un ou des psychopathes, chapelets de « Da Vinci clones », thrillers fabriqués en usine, polars historiques ou érudits dans lesquels l'intrigue policière n'est qu'un prétexte, romans harlequins déguisés en thrillers, n'en jetez plus la coupe est pleine.

Sleeping Beauty est l'exemple parfait de cette production de clichés à la chaîne, de ce polar *fast food* mettant en scène une brillante jeune femme poursuivie par un improbable tueur en série, pas crédible pour deux sous. Phillip Margolin est un de ces bricoleurs doués, un peu dans le style

Harlan Coben mais en moins brillant, qui s'est cassé les méninges pour concocter une intrigue assez ingénieuse, avec un certain suspense.

Alors qu'un écrivain fait une tournée de promotion pour son livre *Sleeping Beauty* qui raconte les malheurs de la jeune Ashley (père poignardé à mort, amie violée et assassinée, ben de la misère, quoi !), la mère de cette dernière est assassinée à son tour. Or, elle venait de participer à un atelier d'écriture au cours duquel le professeur avait lu des extraits d'un manuscrit racontant en détail la mort horrible de son mari (le père d'Ashley). Le prof est évidemment suspecté mais clame son innocence.

Alternant entre le présent et le passé, multipliant les retours en arrières, Margolin nous plonge dans un labyrinthe de fausses pistes, avec des faux coupables, des apparences trompeuses, un flirt insolite entre la fiction et le réel, bref, tout ce qu'il faut pour que le lecteur tourne les pages selon les conventions éprouvées du récit à suspense. Les ficelles sont peu subtiles, la psychologie des personnages aussi vraisemblable que les théories sur le Triangle des Bermudes (que fait Ashley après les malheurs épouvantables qui devraient ébranler son psychisme ? Elle se teint les cheveux !), mais ça marche si on se laisse faire, par exemple un soir où votre sens critique est en voyage.

Sleeping Beauty est un simple divertissement pour lecteurs pas trop exigeants et rien de plus. Une fois qu'on l'a lu, on hausse les épaules, et on passe au prochain... *serial killer* ? La concurrence est forte. Au suivant ! (NS)

Sleeping Beauty

Phillip Margolin

Paris, Albin Michel, 2006, 388 pages.

